

vanitas

Interviews

« Souviens-toi que tu vas mourir »
« memento mori »



Interview

Babette Masson

Avez-vous une loge attitrée lorsque vous jouez au théâtre ?

Je n'ai jamais eu de loge personnellement attitrée. Le plus longtemps que je suis restée dans un théâtre, c'était au Palais-Royal pendant un mois. C'était une loge tellement sublime, qui donnait sur le Palais-Royal, avec le velours rouge à l'ancienne, que, en fait, c'était la loge elle-même qui était sublime. C'était une loge invraisemblable, une mini-suite, basse de plafond et très, très belle.

À quoi ressemblent les loges lorsque vous êtes en tournée ?

J'étais beaucoup en tournée dans le monde entier, et donc je me suis retrouvée dans *des loges extrêmement étranges, comme une salle de classe avec un tableau noir et des vagues miroirs qu'on avait posés quelque part. Un jour, en Suisse, je me suis retrouvée dans un abri atomique*. J'ai eu des endroits vraiment très différents, à l'étranger ou en France. Au Canada, c'était des loges très traditionnelles, au Théâtre du Rond-Point aussi.

Quels objets emportez-vous avec vous en tournée ?

Quand on est en tournée et qu'on change de loge tous les deux ou trois jours, les objets qu'on *emmène sont surtout les affaires de maquillage, qui sont dans des boîtes auxquelles on tient, dans des vanitys* qui sont importants pour moi. Quand j'avais plusieurs spectacles, *j'avais plusieurs vanitys qui correspondaient à chaque spectacle*. Il y a principalement du maquillage ou des collants d'avance pour le spectacle.

Quelle importance ont les objets dans une loge ?

Les soirs de première, tout le monde fait des cadeaux à tout le monde, avec des *petits mots* qui vont avec, extrêmement touchants et extrêmement étonnants.

Parfois *on nous offre des fleurs. On accroche ensuite ces petits mots dans la loge le temps des représentations*. Il y en a *certaines auxquels je tiens beaucoup et je les garde avec moi dans mes vanitys de maquillage. Ils sont avec moi*. Il y en a toujours un ou deux qui me rappellent des choses et qui sont sur moi.

Avez-vous des rituels avant de monter sur scène ?

Avant de monter sur scène, il y a d'abord une *préparation avec le maquillage*, les costumes, des échauffements, la gestuelle, et après il y a *des habitudes qui sont importantes*, et que si on ne les fait pas, c'est la cata. Moi, je suis obligée d'aller faire pipi à la toute dernière seconde.

Avez-vous un souvenir marquant lié aux loges ?

Dans les objets, il y a quelquefois *des fleurs* qu'on nous donne. Mais par exemple, j'ai un souvenir en Turquie, à Istanbul, pour un festival de trois jours : à la fin de la représentation, on salue et arrive une superbe gerbe de fleurs dans un immense panier. On la met dans la loge. Le lendemain, à la fin du spectacle, il se passe la même chose, arrive une gerbe de fleurs. En fait, c'était la même, qu'ils avaient été chercher dans la loge.

Chez Madeleine Renaud, quand elle avait une première, elle recevait plein de fleurs, et j'étais allée dans sa loge puisque j'étais beaucoup au Théâtre du Rond-Point. C'était insupportable, on a l'impression de rentrer dans une tombe, il y avait des tonnes et des tonnes de fleurs. En plus, au bout d'un moment, ça sentait fort, un peu mauvais même.

La loge est-elle un espace intime ?

La loge, c'est plutôt un lieu collectif qu'individuel. Ce sont des *endroits intimes*. Il y a un ordre des choses dans la loge, on a un rituel qui suit un ordre. Par exemple, je sortais en premier *les mugs*, etc. Ça se déroule pareil à chaque fois. On devient un peu *superstitieux* dans les loges, donc s'il nous manque un mot, un mug, etc., on a l'impression que ça nous porte malheur.

On improvise la superstition et on la continue.

C'est un lieu d'intimité artistique sur la préparation de l'artiste. Le rapport au corps : ça dépend avec qui on est. Parfois c'est simple, on peut se montrer à poil, et d'autres sont très pudiques. Quand on est un peu fâché ou tendu, on s'isole toujours dans la loge pour se préparer.

Peut-on personnaliser sa loge ?

Il y a aussi *des acteurs qui peuvent apporter leurs meubles*, ça peut devenir un deuxième endroit de vie. Il faut que ce soit un endroit rassurant. Cela dit, je me rappelle d'une grande classe, froide, pas sympathique, et on avait des fous rires hallucinants. Il m'avait fait rire en disant : « Ah, qu'est-ce qu'on est bien ici ! » On n'aime pas quand quelqu'un d'extérieur au spectacle, comme le directeur du théâtre, rentre. *C'est un cocon et personne ne doit entrer.*

Que se passe-t-il après le spectacle ?

Après le spectacle, on va directement dans les loges, je me démaquille et me déshabille vite. Je n'aime pas rester dans le personnage trop longtemps. *À la fin d'une représentation, on ne laisse rien de nous, surtout en tournée. Ce sont les malles qui regorgent de nos souvenirs et de nos secrets.* Après un spectacle, on va bien manger, on fête, on se soulage. Le repas est important.

Quel est l'état physique et mental sur scène ?

Barbara disait que quand elle se coupait et qu'elle montait sur scène, ça ne saignait pas. Donc il y a *un état d'adrénaline qui arrête tous les maux du corps.*

Que trouve-t-on généralement dans une loge ?

Il y a toujours des petits biscuits ou des petits bonbons ou fruits secs dans les loges. On appelle ça *le catering*. *Il faut absolument un miroir* et un point d'eau. *La loge est un lieu qui ne va uniquement se raconter qu'avec les artistes qui sont dedans.* J'ai toujours une trousse à pharmacie, des huiles essentielles, chacun a la sienne dans sa malle. Toujours du thé et des thermos, une boîte de couture pour rafistoler.



Interview

Harry Holtzman

Pouvez-vous me parler de votre parcours dans le théâtre et le cirque ?

Ça fait à peu près 35 ans que je travaille au théâtre et au cirque. J'ai fait une école qui existe toujours sous une autre forme : ça s'appelait l'École Internationale de Théâtre Jacques Lecoq. C'était une école de deux ans à Paris avec ce maître de l'époque, Jacques Lecoq, qui a formé beaucoup de monde et beaucoup de clowns surtout. C'était le premier à mettre les clowns presque au centre, ou en tout cas dans une position très importante, dans une école de théâtre.

Ma langue pour exister en France, c'était plutôt dans des choses comiques ou marginales du théâtre. J'ai commencé à travailler avec une compagnie qui s'appelle la Compagnie Philippe Genty. *Après j'ai travaillé avec le Footsbarn, qui est aussi une compagnie de théâtre avec la spécificité de tourner avec des caravanes et des grands chapiteaux, on faisait des tournées à l'international.* Les loges étaient très importantes. Après j'ai fondé une compagnie de théâtre d'objets avec Babette Masson qui s'appelle Nada Théâtre.

Quelle place occupe la loge dans votre travail, notamment pour le clown ?

L'idée de la loge, pour nous et pour le clown, est très importante parce que c'est l'endroit de transformation. Le clown existe beaucoup par sa forme plastique. Caroline Obin, ma partenaire, a fait un master en arts plastiques, elle travaillait l'hypothèse que le clown, c'est plus de la plastique que de l'art spectaculaire. Et *l'endroit où ce personnage prend forme, c'est la loge.*

En tant qu'acteur, en tant que clown, le plus important c'est le miroir. Le théâtre c'est un miroir, et l'acteur comme le clown est un miroir.

Je travaille beaucoup, dans le spectacle que je fais en ce moment, sur cette idée qu'on peut traverser ce miroir, qu'on peut rentrer dedans, un peu comme Alice au pays des merveilles. Le but c'est que la fiction peut rentrer dans le monde réel. C'est ce mélange qui est très intéressant.

Quand on travaille au cirque, à la fête foraine, les baraques sont des endroits où tu rentres dans la fiction. *J'ai toujours trouvé ça très magique de traverser une loge. J'ai toujours aimé mettre en scène ma loge, j'avais plein d'objets, des talismans, je décorais avec plein de choses. Le miroir est au centre de tout ça et toutes les décorations gravitent autour. Il y a aussi des décorations qui n'ont pas de nécessité pratique mais qui sont importantes pour rentrer dans la magie des choses.*

Quels sont les éléments indispensables d'une loge ?

Je dirais qu'il y a cinq choses essentielles : suspendre nos costumes et les déballer, se regarder dans le miroir, un endroit pour poser son maquillage, la chaise, et un endroit pour se laver le visage et se laver après le spectacle. Il faut aussi penser à l'après-spectacle. Il y a toujours des traces qui restent. On fait souvent les choses nous-mêmes, pas d'assistants ou de costumiers comme à la Comédie-Française.

Avez-vous un objet totem, qui est toujours avec vous ?

Moi non, j'aime bien avoir un petit sac où je mets plein de choses. C'est un sac que j'ai eu au début de ma carrière quand je travaillais avec Philippe Genty, et j'ai toujours ce sac qu'on m'a donné. On avait chacun sa couleur, avec des objets personnels.

Avec chaque spectacle j'ai des petites choses ou des objets qu'on nous donne à la première, des cartes postales, des objets que les gens te donnent en cadeau, et souvent je ne garde pas ces objets chez moi, je les garde en tournée. Ça dépend de chaque spectacle aussi.

Est-ce que la loge est un endroit réconfortant pour vous ?

Je ne dirais pas réconfortant, ni triste. *C'est un endroit intermédiaire de transformation, c'est plutôt excitant, transitionnel, un endroit très chargé.* C'est souvent un endroit où les gens se lâchent parce qu'il y a beaucoup de pression. On peut oser les pires ragots dans les loges, *c'est souvent l'endroit un peu comme une confession.* Mais ces choses-là, on les oublie vite.

Avez-vous un rituel avant de monter sur scène ?

Pour le clown, il y a déjà le rituel du maquillage et du costume. Par exemple, quand tu mets le nez, tu es transformé. Tu as une autre voix, un autre aspect. Tu deviens quelqu'un d'autre et quelque chose d'autre. C'est difficile à décrire.

Votre clown est-il un clown comique ?

Si un clown n'est pas drôle, ce n'est pas vraiment un clown. Ce n'est pas que le clown fait rire, mais on rit, malgré lui, il porte les marques de la comédie. C'est un aspect essentiel et sine qua non du clown. Il y a le rire, il y a la joie. Un clown qui est juste poétique ou triste, pour moi c'est une déformation. Le clown d'horreur, c'est encore pire.

Est-ce que vous fumez ? Y a-t-il d'autres habitudes de ce genre dans les coulisses ?

Non, et j'ai toujours travaillé avec des gens qui ne fumaient pas. On ne peut plus fumer dans un théâtre de toute façon, ou dans un espace de chapiteau, les gens qui fumaient allaient dehors. Par contre, quand j'ai démarré, il y avait beaucoup de gens qui buvaient. C'était plutôt quelque chose du passé. Il y avait beaucoup d'alcooliques au théâtre avant.

Avez-vous un film à nous recommander en lien avec votre univers ?

The Dresser, qui se passe dans une loge. Un vieux acteur shakespearien avec un très grand comédien qui s'appelle Albert Finney. C'est un très beau film. Il a été refait, la première version date de 1983 et l'autre de 2015.



Interview

Audrey Bonnet

e rencontre Audrey Bonnet après avoir vu Clôture de l'amour de Pascal Rambert. Sur scène, elle est saisissante debout, les poings serrés, projetant les mots comme des flèches pendant plus d'une heure. En coulisses, elle est différente : plus douce, attentive, un peu méfiante aussi. Elle parle en regardant droit dans les yeux et laisse parfois ses phrases en suspens, comme si certaines choses n'avaient pas besoin d'être finies pour être comprises. On se retrouve dans un café, non loin du théâtre qu'elle vient de quitter.

Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Je me suis formée au Cours Florent, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. J'ai ensuite été pensionnaire de la Comédie-Française de 2003 à 2006.

Depuis 1999, j'ai travaillé avec de nombreux metteurs en scène, Luc Bondy, Bob Wilson, Roméo Castellucci, Jean-Christophe Saïs, et j'ai joué des textes très différents, de Shakespeare à Koltès, de Marivaux à Euripide. Au cinéma, j'ai tourné avec Olivier Assayas, Bertrand Bonello, Léonor Serraille, entre autres.

Vous avez grandi à Bobigny. Est-ce que ça a forgé votre rapport au théâtre ?

La banlieue était l'endroit où on pouvait arriver de tous les continents, et habiter. Il y avait des croisements magnifiques entre les gens, les cultures. C'est une chose que j'ai toujours dans le cœur, une énergie vitale, un rapport au monde. Au lycée, j'étais entourée d'amis rappeurs, qui faisaient l'effort de trouver des mots pour nommer ce qu'on vivait : où est-on ? comment on fait ? qu'est-ce qui résiste ? La banlieue est le meilleur endroit pour questionner, parce qu'elle est à la périphérie. C'est ce qui fait sa beauté.

Pourquoi avoir quitté la Comédie-Française en 2006, alors que tout semblait bien se passer ?

Je ne me voyais pas occuper une fonction qui me conduisait à faire chaque jour le même trajet en métro. *J'aime ne pas savoir où je vais être, dans quel endroit du monde, dans quelle langue, dans quel théâtre.*

Votre collaboration avec Pascal Rambert semble centrale dans votre parcours. Comment est-elle née ?

On s'est rencontrés en 2000. Depuis, on n'a cessé de travailler ensemble. Clôture de l'amour, qu'on a créé au Festival d'Avignon en 2011 avec Stanislas Nordey, a été joué plus de 170 fois et traduit en 23 langues. C'est une aventure qui a duré des années et qui continue encore aujourd'hui. Après il y a eu Actrice, Sœurs, Architecture... Pascal est vraiment un frère de cœur.

Comment s'est passée votre 1ère rencontre avec Pascal Rambert ?

Je sortais du conservatoire. Il était venu rechercher des acteurs pour un workshop de dix jours. J'attrape le texte pour l'audition et là j'éprouve un bouleversement... conscient, inconscient, impossible à dire.

J'arrive au stage, je le vois assis sur sa chaise : un vrai coup de foudre, avec ses mots, avec lui, son écoute, sa verticalité, son regard sur chacun. Avec Pascal, chacun dit ce qu'il veut quand il le veut ; c'est à la fois de l'écoute et du silence. Partir de ce silence quand les corps entiers sont à l'écoute de l'espace et des autres, c'est épidermique, c'est organique.

Il dit ce n'est pas un art parfait, tu peux y aller, vas-y, respire. Et cette confiance-là pour un acteur, c'est inestimable. Il me donne son texte, je pleure, et on y va. Je n'aime pas trop les réponses, je préfère les questions. Si ça résonne dans une forme d'inconscience, si ça ouvre des mondes inexplorés, des intériorités, des chemins, alors je suis les intuitions de mon cœur.

Comment définissez-vous votre rôle en tant qu'actrice ?

Je ne suis pas actrice, ni comédienne. Mais j'ai une fonction : donner envie aux gens de lire. Et de lire en eux.

Comment vivez-vous la loge, cet espace de préparation avant d'entrer en scène ?

Je n'aime pas beaucoup les loges, ce n'est pas un endroit que j'affectionne particulièrement avant de monter sur scène. Et puis c'est un métier où les loges sont rarement individuelles, on est souvent avec nos collègues comédiens, ce sont des endroits partagés, et c'est rare d'avoir un endroit à soi. Si ça ne tenait qu'à moi, je me préparerais dehors.

Vous avez quand même des rituels de préparation ?

J'aime beaucoup m'échauffer avant de monter sur scène. J'ai toujours un tapis de sport avec moi, pour faire une sieste ou des exercices. C'est quelque chose d'essentiel pour moi.

Et d'un point de vue plus pratique, qu'est-ce qui vous manque parfois dans les loges ?

Le catering et le point d'eau ne sont pas toujours dans les loges, ça coûte parfois trop cher aux établissements. Maintenant ils nous donnent des gourdes pour compenser.

Audrey Bonnet est une actrice qui n'aime pas les cases : ni la loge comme cocon, ni la troupe comme famille permanente, ni la carrière comme ligne droite. Ce qu'elle cherche, à chaque spectacle, c'est l'instant juste, celui où la fiction touche quelque chose de vrai.